

119003

9952

ALPHONSE RENARD

---

SOUVENIRS

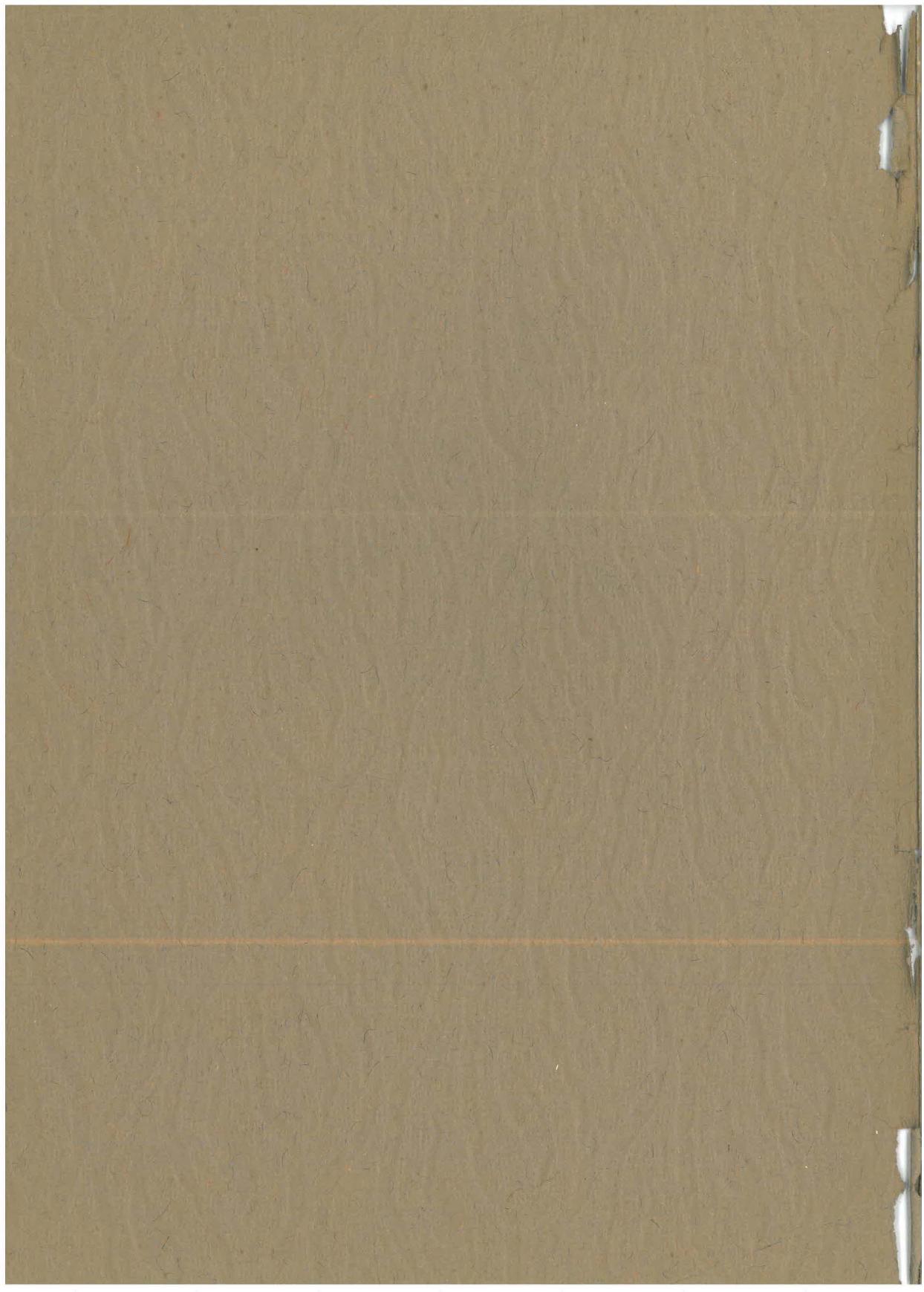
PAR

Henriette RENARD

(REPRODUCTION INTERDITE)

BRUXELLES

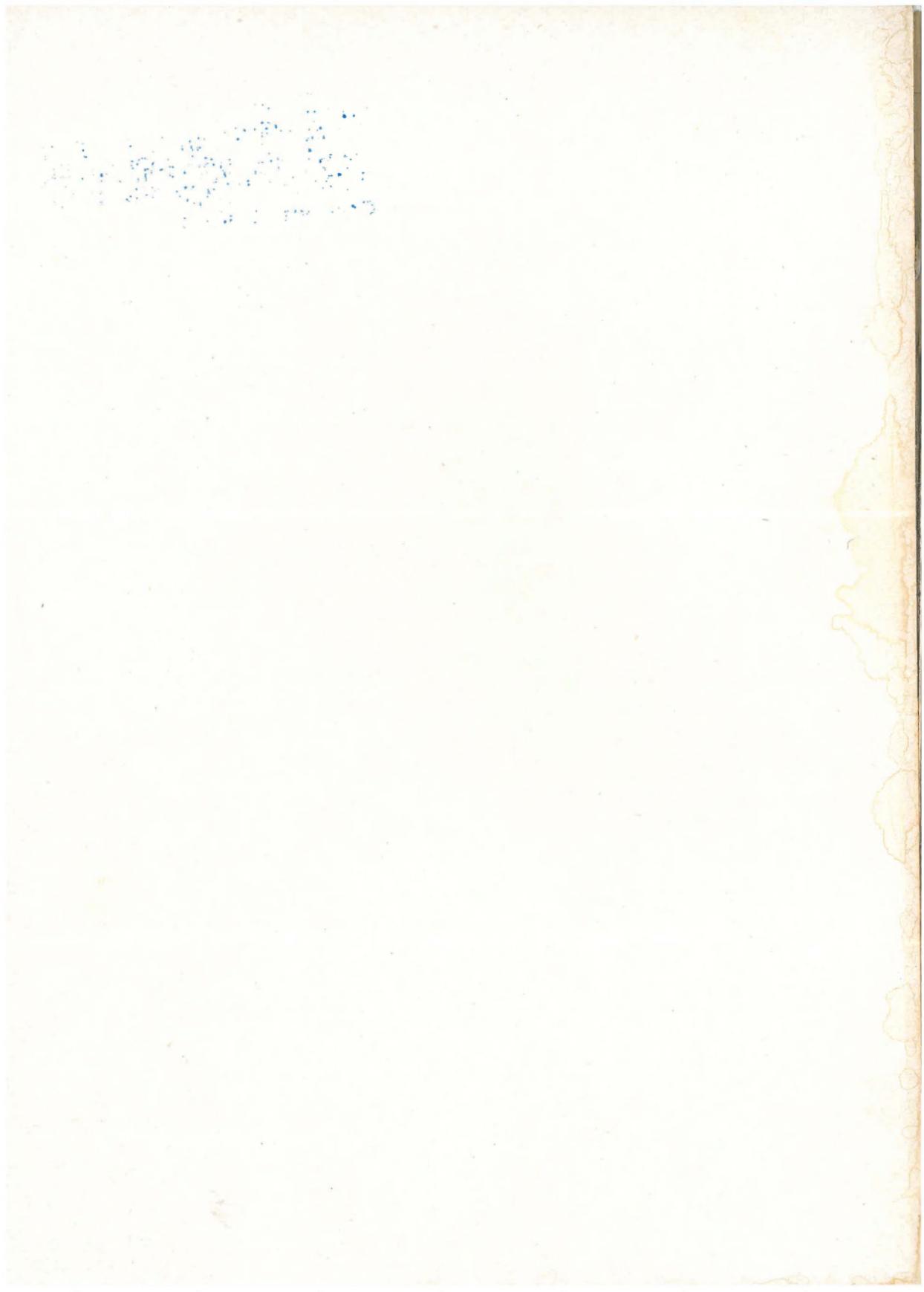
1907





Photogravure Wylands.

A.S. Renard



HOMMAGE DE L'AUTEUR

VLIZ (vzw)

VLAAMS INSTITUUT VOOR DE ZEI

FLANDERS MARINE INSTITUTE

Oostende - Belgium

# ALPHONSE RENARD

---

# SOUVENIRS

PAR

**Henriette RENARD**

(REPRODUCTION INTERDITE)

**BRUXELLES**

1907

IMPRIMERIE DELCOURT-VASSEUR, A TOURNAI

# SOUVENIRS

---

*Ceux qu'on aime ne meurent pas.*

Je reviens de ma douloureuse et presque quotidienne promenade : un coin d'Ixelles, gracieusement recueilli ; une place claire entre les étangs où pleurent les saules ; au milieu de la place, sur un socle sobrement encadré d'une marge d'herbe, l'image de pierre de mon mari.

Comme hier, comme les autres jours, j'ai éprouvé tout-à-l'heure quelque chose de la joie désespérée des revoirs suprêmes : il est là, tellement vivant que je crois l'entendre prononcer mon nom ; et les yeux, remplis d'une radieuse vision d'avenir, ont cette lumière sereine qui éclairait ses derniers regards. La chère image semble dire : « J'ai vaincu ! Ma victoire fut faite de paisible courage. J'ai résisté aux colères ignorantes, aux douleurs physiques et morales, soutenu par un grand amour : celui de la vérité. Et c'est cette vérité toute-puissante qui m'a délivré ! »

Des amis ont dit avec éloquence les luttes et les travaux d'Alphonse Renard. Pour ses amis, pour ses admirateurs, pour ceux aussi qui en pour-

raient tirer quelque leçon de vaillance, je vais évoquer les circonstances qui amenèrent son mariage. A côté du savant, je montrerai l'homme : celui-ci n'a pas moins de noblesse que l'autre n'a de valeur intellectuelle.

Entré dans la Compagnie de Jésus « à l'âge où l'imagination et le sentiment sont nos maîtres », Renard connut les agenouillements fervents, « la foi qui soulève les montagnes », jusqu'à l'heure où la science l'arracha, de sa voix sévère, aux rêves mystiques. Elle le prit par toutes ses fibres, et ce fut sans doute, absorbé par elle, qu'il passa, souriant et calme, à côté du bonheur humain. Dès lors, la foi est au second plan, les pratiques pieuses deviennent l'habitude d'un geste ; Renard, désintéressé de la théologie et de ses affirmations « *a priori* », s'est plongé dans le labeur scientifique. Déjà, la méthode expérimentale, à son insu, imprime à sa pensée une direction nouvelle. Cependant, ses travaux l'appellent en Angleterre et en Ecosse, et les savants les plus distingués d'outre-Manche se font un honneur de le recevoir. Renard se meut loin du cloître dans une ambiance nouvelle ; un vent de liberté passe sur ce front que n'a pu courber entièrement la discipline de Loyola.

Les jours ont fui, pleins de labeur couronné par de brillants succès : Renard a trente-huit ans et

va être mis en demeure de prononcer ses vœux solennels.

En son âme, une lutte acharnée se livre : le moine et l'homme sont aux prises, tout le passé de piété ignorante et le présent d'intelligence mûrie. — Non ! il ne se laissera pas river au pied la chaîne meurtrissante. Sans y être autorisé par son recteur, il quitte Bruxelles pour Florence, où réside le général des jésuites. Bravement, il dit sa résolution de quitter l'Ordre. « Allez méditer pendant une heure à la chapelle », lui dit son supérieur. Renard obéit, mais une heure plus tard, il sortait du temple, inébranlable dans sa résolution. Le général le releva de ses vœux. Une lettre au cardinal Deschamps, datée du 1<sup>er</sup> avril 1883 et signée du Père provincial Van Reeth, déclare que « le Père A. F. Renard se croit en conscience obligé de quitter l'Ordre et que sa conduite, comme prêtre, a toujours été irréprochable ».

Renard vint s'installer avec sa vieille mère dans une maison de l'avenue Brugmann, à Uccle; c'est là que, un an plus tard, il fit la connaissance de celle qui devait devenir sa femme, — alors, enfant de seize ans. Leurs familles se voyaient souvent : les habitations respectives étant contiguës.

M. Van Gobbelsschroy, directeur d'une maison de commerce, instruit, d'esprit large et tolérant, mais enthousiaste de la grande révolution de 89,

avait élevé sa fille dans ses principes. L'enfant et le père discouraient longuement comme deux amis, l'un se plaisant à la jeune maturité d'esprit de l'autre ; et c'était, au fond de leurs pensées étroitement unies, le même rêve de plus de justice et de bonheur par la diffusion de l'instruction, par la destruction de tous les despotismes. A ce foyer, et tandis que la jeune fille accumulait laborieusement ses travaux d'école, l'abbé Renard venait s'asseoir volontiers. Les discussions philosophiques, ardentes mais courtoises, faisaient le fond de la conversation et, maintes fois, le regard interrogateur de la jeune fille se leva sur ce prêtre à l'esprit lumineux et qui lui semblait, de ce fait même, une incompréhensible antithèse.

Renard, prêtre séculier, bornait son ministère à une messe basse ; il n'avait jamais entendu de confession ni prêché. Les travaux du musée, les études personnelles qu'il poursuivait avec ardeur prenaient tout son temps. Et le cœur de cet homme, au plein été de la vie, semblait appartenir tout entier à la vieille maman, toujours souffrante, dont le pâle sourire ravissait son grand garçon.

Six années se sont écoulées : dans la famille amie où, si souvent, l'abbé Renard s'est senti accueillir avec une chaude sympathie malgré la divergence d'opinions, le nouveau professeur de géologie à l'Université de Gand vient faire ses adieux. La toute jeune fille d'autrefois a vingt-et-un

ans et c'est dans son cœur, soudain, un déchirement qui fait la lumière : cet ami si lointain dans sa robe de deuil, ce pauvre savant à jamais solitaire et qui en souffre, elle le sent avec son intuition de femme, elle l'aime depuis longtemps, depuis leur première rencontre ! Mais l'abîme est entre eux : il est prêtre catholique, et elle le croit sincèrement attaché à sa foi. La destinée semble tourner la dernière page du doux et triste roman qu'elle se croit avoir été seule à lire, et c'est d'une voix calme qu'elle félicite le professeur Renard de sa nomination.

Alphonse Renard est à Wetteren, dans une charmante vieille maison. En dehors de ses cours, il vit dans une solitude studieuse, « tout à ses cailloux », comme il le dit avec un mélancolique sourire. Ceux qui se sont attendus à voir, au cours de ses leçons, le conflit éclater entre la science et la foi, sont déçus, car, jamais, depuis qu'il a pris place dans cette chaire laïque, il n'a fait allusion à un dogme quelconque ou à un fait biblique pour les appuyer sur la vérité scientifique. Il recherche de moins en moins les ecclésiastiques et confesse à des amis intimes que le clergé romain de Belgique est ignare et vit dans une oisiveté intellectuelle dégradante. Le mouvement socialiste le frappe, et quand sa vieille mère indignée déclare que toutes les injustes revendications populaires ont leur cause dans l'école laïque, l'abbé se tait respectueusement avec un soupir qui est comme une interrogation qu'il s'adresserait. En société, il

évite les discussions religieuses ou défend l'Eglise avec une douloureuse violence : ceux qui l'aiment ont l'impression qu'une blessure est faite à sa foi.

• . . . . Cependant, l'abbé Renard revoit de loin en loin M. Van Gobbelschroy et sa famille. Le prêtre et la jeune fille évitent, comme par un accord tacite, un instant de solitude. D'ailleurs, voici pour lui le pâlissant automne : la jeune fille a vingt-cinq ans, et les dures réalités de sa vie de labeur (elle est institutrice, car, malgré la modeste fortune de ses parents, elle a voulu utiliser son diplôme) ont brisé l'aile aux radieuses chimères de ses jeunes rêves. Elle a mesuré la distance qui la sépare de l'idéal ami, qu'elle aime très haut du reste. Et la vie lui apparaît clémence entre ses parents, — son austère et douce maman et son père que les années ont laissé vibrant de jeune enthousiasme devant tout ce qui est noble et grand. De temps à autre, la lumière de sa courte présence à lui, « le Professeur », comme on l'appelle au foyer de M. Van Gobbelschroy, vient irradier cette grisaille paisible.

Un jour, au cours d'une visite, l'abbé Renard s'est laissé emporter par son enthousiasme de savant, en exposant devant ses amis la théorie du transformisme : son langage a eu une telle netteté d'inébranlable conviction que M<sup>le</sup> Van Gobbel-schroy fait cette involontaire réflexion : « Au point où vous êtes arrivé, vous ne pouvez plus admettre la

Révélation ! » L'homme de science et de raison s'est dévoilé à l'insu du prêtre, mais le prêtre, anxieusement et comme si un attouchement cruel venait d'effleurer une plaie de son âme, répond à la jeune fille : « Si cela était, je n'aurais plus qu'à déposer ma soutane ! »... La phrase est tombée dans le silence profond de la salle de famille... Les canaris, dans leur cage ornée de pompons rouges, dorment leur léger sommeil de petites créatures harmonieuses ; la lampe, enjuponnée de gaze mauve, baigne de clarté paisible les visages soudainement graves ; il semble que la mystérieuse destinée vient de passer. . . . .

. . . . . Et ce fut par une inoubliable matinée d'avril que M. Renard dit à M<sup>lle</sup> Van Gobbel-schroy ces inoubliables paroles : « Oui, il y a longtemps qu'en moi la foi du prêtre est morte ! J'avais quarante ans quand je l'ai sentie mourir. Mais, ma mère était là ; pour elle j'ai fait taire ma raison suppliciée, pour elle j'ai conservé le geste solennel et chimérique qui, aux yeux des croyants, fait descendre en des mains de chair le Dieu de l'esprit. Des préjugés ineptes, mais forts de toute cette vaste puissance qu'est la sottise humaine, m'emmurent vivant. Eh ! bien, qui donc, quand ma chère vieille maman m'aura quitté, pourrait me jeter la pierre si je rompais mes entraves ? Serait-ce vous, Henriette ? Vous qui m'avez vu marcher, durant des années, stoïquement sous des

liens maudits, et qui ne savez pas, ma pauvre enfant, combien, aujourd’hui surtout, ils m’écrasent le cœur ». — Une main s'est tendue vers lui, forte de dévouement, mais tremblante de tendresse, et la jeune fille a répondu : « Je marcherai à côté de vous : il y a si longtemps que je vous aime. » — « Je m'affranchirai, clame Alphonse Renard, et sa belle tête un peu altière se redresse dans un élan de virile volonté, je m'affranchirai ! Le prêtre est un mythe : il n'y a que l'homme, et l'homme a droit à la famille, qui est l'école de toutes les vertus. Je m'affranchirai, rien ne m'arrêtera ! »

Alors commença pour le Professeur et son amie cette intimité des âmes qui leur fit goûter d'inexprimables joies : ils s'aimaient depuis dix ans, sans qu'un mot eût trahi cette mutuelle tendresse ! Enfin, leurs cœurs au moins étaient libres.

Et ce fut une inlassable correspondance, car les amis se voyaient seulement lors des visites, quelquefois espacées d'un mois, que M. Renard faisait à la famille Van Gobbelschroy. Le savant commençait à cinquante ans la vie sentimentale qu'il devait vivre délicieusement jusqu'à la mort. Et la jeune fille, dans un ravissement qui était de la lumière, voua son printemps à alléger pour Alphonse Renard la supplicante chaîne. Elle lisait enfin dans cette âme si longtemps close, elle était la confidente de ses moindres pensées, et sa patiente et mélancolique tendresse versait un peu de paix

à l'ami qui marchait stoïquement, sacrifié à l'amour filial.

Cependant, la mort enlève M. Van Gobbel-schroy; Alphonse Renard baise désespérément le visage, maintenant glacé, qui l'accueillit toujours d'un bienveillant sourire. Et de nouveau, dans le cœur de l'orpheline tombe cette promesse : « Je m'affranchirai, rien ne m'arrêtera! ». Rien en effet ne put l'arrêter!

Sa mère s'endort doucement du sommeil suprême... Il est libre!... Une leuchoplasie de la langue, dont il souffrait depuis longtemps, nécessite deux opérations successives au moment où il va briser ses chaînes. La vigoureuse constitution d'Alphonse Renard reprend le dessus : son médecin affirme sa guérison... Il a cinquante huit ans! Qu'importe?... « Un souffle nouveau vivifie les intelligences; des idées qui ont été pendant des siècles directrices des consciences font place à une conception large et vraie de la réalité. La science marche, et chacune de ses conquêtes est un coup décisif porté au sur-naturel. Je revendique, tard sans doute, mais de toute la force de ma conscience d'honnête homme, mon droit à la liberté ». Ces lignes sont écrites de Londres où, le 21 mars 1901, l'ex-abbé Renard avait épousé M<sup>lle</sup> Van Gobbel-schroy.

La presse catholique ne mit pas de bornes à sa colère ; ce furent des convulsions épileptiques,

accompagnées d'un déversement de boueuses injures. M. Renard était un « blagueur », (*Métropole*, 28 mars 1901), un « inconscient » (*Bien Public*, même date), un « dévoyé » (même feuille, 30 mars 1901). Sa libération et son mariage constituaient « une chute lamentable » (*Bien Public*, 26 mars 1901), « une aberration révoltante et écœurante à la fois » (*Journal de Bruxelles*, mars 1901), « une équipée sénile » (*Bien Public*, 30 mars 1901). Les lettres anonymes, où M. Renard reconnut aisément le style de maints pieux personnages, foisonnèrent. Les époux restèrent calmes; n'étaient-ils pas, suivant l'expression du savant, « unis par l'amour, par la lutte, par la souffrance, par le noble idéal de l'affranchissement des âmes ! »

Alphonse Renard a désormais conquis sa liberté. C'est avec fierté qu'il peut se retourner sur le chemin parcouru et embrasser d'un regard les pentes arides où ses pieds ont saigné, mais où son âme toujours resta sereine, sa volonté inflexiblement droite. Le sommet est atteint et, sans doute, maintenant à l'abri du foyer de famille, appuyé à une tendresse rafraîchissante et sûre, entouré de quelques vrais amis, va-t-il voir à sa maturité finissante succéder une vieillesse auguste ? Non ! la mort guette et, en plein bonheur, en pleine activité intellectuelle, elle le frappe sournoisement. Il lutte avec une énergie indicible contre le mal insidieux qui le

courbe, et dit à ses médecins : « Je dois vivre, je viens de fonder une famille ! » La science, les soins assidus sont impuissants ; l'arrêt qu'on lui cache avec angoisse, il le découvre lui-même : il a le cancer aux intestins. — Alors, le stoïcien qu'est devenu Alphonse Renard se dresse dans toute sa splendeur morale. Il n'a qu'un souci : dissimuler à sa femme, le plus longtemps possible, l'horrible condamnation. Un sourire heureux, malgré ses souffrances atroces, ne quitte pas ses lèvres en présence de sa compagne. Il rassure ses amis et ne cesse de leur répéter que, quoi qu'il puisse lui advenir, il est souverainement fier de ce que l'Eglise appelle son « crime », son « apostasie ». Il sort pour la dernière fois le 28 février, et, dès mars, il commence à garder la chambre ; il ne la quittera plus.

Très rapidement, cette fois, le mal se rendit maître de cette constitution puissante : l'homme physique diminua, se fondit dans un supplice sans nom, mais le savant, jusqu'au bout, demeura tout entier et, dans les intervalles des crises, il dicta à son ami Jules Bosmans un dernier travail sur des modifications à apporter au Musée d'histoire naturelle. Le 11 mai, il fit son testament philosophique qui était conçu en ces termes : « Je désire que mes funérailles soient civiles, sans le secours d'un ministre d'un culte quelconque, sans honneurs accadémiques ni militaires, qu'il n'y soit pas pro-

noncé de discours, qu'elles soient simples, sans chapelle ardente, sans fleurs ni couronnes. Je défends absolument qu'aucun prêtre franchisse le seuil de ma porte ».

Cependant, la presse cléricale n'attend pas la mort d'Alphonse Renard pour exhiber sa triomphante joie, et le *XX<sup>e</sup> Siècle* ose signer cette nauséabonde et mensongère lâcheté : « L'ex-abbé s'anéantit graduellement dans la pourriture de son corps, les excréments suintant, en quelque sorte, par toutes les parties de celui-ci ». Les hideuses machinations cléricales donnent l'assaut à la pauvre maison, si heureuse il y a quelques mois, maintenant toute secouée par le drame.

Un vieux jésuite, un médecin, une ancienne « Dame du Calvaire », un docteur en sciences, un pieux mathématicien, défilent successivement, usant auprès de l'entourage du moribond de ces procédés de sacrastie à la fois burlesques et sournois, et qui sont caractéristiques : les médailles bénites, la divinité de Jésus-Christ, les litanies de la Vierge, les pèlerinages à Lourdes, les souffrances expiatoires et méritoires sont mis en avant comme amulette, argument péremptoire, secours surnaturels, pénitence, etc.

Au chevet du martyr, sa femme et son ami intime Jules Bosmans veillent seuls. Entre les malheureux pour qui s'approche l'adieu suprême, M. Bosmans est admirable; il défend ce pauvre

foyer d'où l'Eglise voudrait chasser l'épouse, il défend son ami contre les fanatiques qui, dans leur orgueil imbécile, ont rêvé une rétractation, même « inconsciente », du glorieux « apostat ». Un moment vient où M. Bosmans doit faire garder la porte par la police, afin d'assurer au moins la paix de la dernière heure. — La presse cléricale écrit : « On fait autour du moribond une garde sévère, afin qu'il ne puisse abjurer l'erreur d'un jour et revenir aux sentiments de sa jeunesse et de son âge mûr ».

Cependant, un des derniers entretiens du savant inspira à « Jean de Brabant » la « Mort de Socrate » où, si fidèlement est peinte cette âme très haute que fut Alphonse Renard. Jusqu'au bout, son souci fut celui des autres, et il mourut dans la vision de cette « Cité de Justice », à l'édification de laquelle il avait apporté son laborieux effort.

Sur le visage devenu auguste dans la mort, un vague sourire flottait, et une paix rayonnante nimbait le front de cire. Devant le lit funéraire, un des médecins murmura : « On dirait que sa dernière pensée a été une pensée heureuse ».

HENRIETTE RENARD.

